

Onna leçon

Autor(en): **D.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 46

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-214256>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 - LAUSANNE
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
"PUBLICITAS"
Société Anonyme Suisse de Publicité
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 16 novembre 1918. — Si j'étais roi ! (V. F.). — Onna leçon (D.). — A propos de la lune (C. P.-V.). — Les dictons de la paix (xvii^e siècle). — Lè j'infan (Tobi di j'elyudzo). — Sobriquets des communes et villages vaudois (Mérine). — Les échos de la guerre (Albert Dauzat). — Feuilleton : La Bibliothèque de mon oncle, par Rodolphe Töpffer (suite). — Boutades.

SI J'ÉTAIS ROI !

Si j'étais roi, j'aurais un beau château, dit une vieille chanson. Qui voudrait l'être aujourd'hui, même avec la certitude de posséder Chillon ou Vufflens ? Le métier n'a plus d'attraits. L'un après l'autre, croulent les royaumes, et le jour viendra où l'on ne verra de couronnes que dans les vitrines des musées. Heureux encore les souverains qui ne perdent pas la vie avec le trône, et peuvent couler le reste de leurs jours comme de paisibles petits rentiers !

Mais combien plus à plaindre sont les peuples dont ils ont fait le malheur ! Ne nous apitoyons donc pas sur le sort de ces monarques. La déchéance est le juste salaire de leur orgueil, de leur soif de conquêtes. Peut-être les eût-elle épargnés, s'ils avaient appris l'humilité telle que l'enseigne l'histoire du roi Picrochole. Leurs précepteurs auraient bien dû leur lire Rabelais.

Picrochole, on le sait, était le plus rageur et le plus outrecuidant des rois. Il ne rêvait que de mettre le monde entier sous son joug. Des bergers du pays de Gargantua ayant pris à de ses sujets quatre ou cinq douzaines de galettes appelées « fouaces » — quelque chose comme les « merveilles » du canton de Vaud —, Picrochole, sans dire gare, envahit les terres du roi Gargantua et fit de grands dégâts. Cependant, les fouaces avaient été payées à ses gens au prix accoutumé ; ils reçurent par dessus le marché un cent de noix écalées et trois panerées de beau raisin blanc ; en outre, Gargantua fit remettre à Picrochole cinq charretées de fouaces, plus une grosse somme d'argent et les titres de propriété d'une métairie pour l'un des fouaciers, que les bergers avaient quelque peu malmené. Picrochole prit le tout, mais n'en continua pas moins à faire la guerre à son voisin. Il fut battu à plate couture, perdit son royaume et tomba dans l'indigence. Depuis, on ne sut ce qu'il devint. « Toutefois, raconte Rabelais, on m'a dit qu'il est de présent pauvre gagne-denier à Lyon, colère comme devant. »

Pour n'avoir pas été plus sage que Picrochole, Anarcho, roi des Dipsoles, vaincu par Pantagruel, finit aussi lamentablement. Pantagruel le fit crier de sauce verte, et, pour qu'il ne fût pas seul en cette vallée de misères, le maria à une vieille édentée. Comme présents de noces, il leur donna une petite loge et un mortier de pierre à piler la sauce. « Et firent en ce point leur petit ménage, et fut aussi gentil crier de sauce verte qui fût oncques vu en Utopie. Mais l'on m'a dit depuis que sa femme le bat comme plâtre, et le pauvre sot n'ose se défendre, tant il est niais. »

Autres belles leçons, celles que Rabelais met dans la bouche d'Epistemon à son retour des enfers. Epistemon a pris un singulier passe-temps à voir les damnés. On ne les traite pas si mal qu'on pense, raconte-t-il, mais leur état est changé d'une étrange façon. Ainsi Artaxercès était cordier ; Cyrus, vacher ; Darius, cureur de retraits (latrines) ; Trajan, pêcheur de grenouilles ; Xerxès criait la moutarde ; Antioche était ramoneur ; Néron, vieillevu ; Jules-César et Pompée, goudronnaient les navires ; Jean de Paris, graissait les bottes ; Artus de Bretagne, dégraissait les bonnets ; Cléopâtre était vendeuse d'oignons ; Alexandre-le-Grand rapetassait de vieilles chausses, « et ainsi gagnait sa pauvre vie ». Diogène, « qui se prélassait en robe de pourpre, un sceptre à la main, le faisait enrager quand il n'avait bien rapetassé ses chausses, et le payait en grands coups de bâton. »

Si ces exemples étaient inconnus des souverains aujourd'hui détronés, que n'avaient-ils appris au moins la chanson du « Roi d'Yvetot », de Béranger :

Il était un roi d'Yvetot !
Peu connu dans l'histoire ;
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton...

Il n'agrandit point ses Etats.
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira
Que le peuple qui l'enterra
Pleura.

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

En est-il encore de ces rois qui, voisins commodes, n'agrandissent pas leurs Etats, qui dorment fort bien sans gloire et ne font pleurer leurs sujets que le jour où ils meurent ?

Si j'étais roi, je voudrais l'être à la manière du roi des 827 habitants d'Yvetot. (Ils étaient peut-être encore moins nombreux de son temps).

Si j'étais roi ! En voilà une idée, mon pauvre ami. Peut-on songer à être roi dans le bon pays où l'on ne connaît heureusement que le roi de cailles, le roi du tir à l'arbalète ou à la carabine, les Roy de Brethonnières, les Rey d'Oulens sur Lucens et les Ray de Villars-Burquin !

V. F.

¹ Il y a deux Yvetot en France : Yvetot, petite ville de la Seine-Inférieure, à huit lieues de Rouen, et Yvetot, commune de 827 habitants, près de Valognes, département de la Manche. Primitivement fief des ducs de Normandie, ce dernier endroit fut érigé en royaume, à la fin du XIV^e siècle, sans qu'on sache dans quelles circonstances.

Martin I^{er}, roi d'Yvetot, battait monnaie avec un morceau de cuir taillé, portant une empreinte avec une tête de clou au milieu.

La chanson de Béranger parut en 1813, au moment où les Français, après la retraite de Russie, commençaient à se fatiguer d'une gloire qui leur coûtait cher. L'allusion était transparente. Toute la France chanta avec le poète le roi d'Yvetot, type du roi bon enfant.

ONNA LEÇON

NOUTRO monsu d'au tsati l'a biau être retso, l'è pegnette queminn se n'avai rin. Ce villio fou qué vau te féré de senardzin quand la grippe vindra lo queri po l'otro mondo ? N'a rin qu'on nevau, et dé biau savai que stu nevau fa queminn lé o tro, tin lé pi au tsò à snonello. Lai invoué adé quauqué bon bocon, et l'é son « valet de chambre » que fa elliau ; ma creide vo qué lo vilhio lai ossé jamais bailli por baire quartetta ? Oh ! ouaih ! pas pi on centime ! Prau su que lo vòlet ne l'amé pas, et l'otro dzo que lé vegnu avoué onna laivra, l'eintra sin pi dire bondzo, tsampa la laivra su la tablia, et fà aò vilhio : « Vaiquie por vo ». — « Mâ, mâ, è te dinse que te fà le quemichons, » que lai de lo monsu. Te vu mostra coumin te laisse féré. Chita té qué su mon fauteu. Te saré mé, lo monsu, é ie saré té, cé qu'apporte la laivre ». Adan lo vòlet se chita et lo monsu vin vai lli avoué la laivre é le di avoué onna granta corbetta : « Monsieur votre neveu vous fait tous ses compliments et voici un lièvre que mon maître vous envoie. Lo vòlet, qu'étais dan stu iadzo lo monsu, lai repond : « E bin, te diré à mon nevau que lo remacho bin ; e vaiquie on demi-franc por baire quartetta ».

Paré, toparai, que lo vilhio sé cru dobedzi din féré atan. D.

A PROPOS DE LA LUNE

N'IMAGINEZ point que je veuille rééditer ici la ballade d'Alfred de Musset, mais il est dix heures

...et la fontaine du village
Est toute seule à gazouiller.

Seule ? non, car la lune, la brave, belle et bonne luné lui sourit et met une gerbe d'or dans le bassin où dansent de minuscules vaguelettes. Les chalets dont la sépia du temps a bruni les poutres et les tavillons apparaissent sous la lumière blanche de Phœbé comme autant de taches noires semées au hasard d'un caprice surnaturel ; quelque peintre géant qui secoua sur l'alpe un pinceau chargé de bitume. Et les pâturages sont d'argent. Les ombres fantastiques des rochers et des sapins noirs, des blocs erratiques et des pierres éboulées, se profilent sur ce fond pâle, avec des apparences bizarres et troublantes. Les hauts sommets se montrent à peine : ligne noire et déchiquetée qui se confond parfois avec la profondeur infinie du ciel.

Et la lune sourit et plane. Elle sourit. C'est façon de parler, car chacun n'est pas d'accord sur la physiologie de l'astre cher à Pierrot et non moins cher à Colombine. Les opinions sont diverses à ce sujet. Plutarque, écrivait, il y a dix-huit siècles, tout un ouvrage pour discerner le visage qu'on voit dans la lune, et M. Flammarion distingue aussi deux yeux, un nez, une bouche.

Au risque de passer pour un simple d'esprit et un bonhomme peu imaginaire, j'avoue n'avoir pour ces sortes de découvertes aucune aptitude particulière, pas plus que je ne suis capable de